Portrait de l'artiste après sa mort

Davide Carnevali



COMÉDIE DE CAEN

Récolte n°5

1. Prologue. Tout commence avec une lettre

Daniele Pintaudi attend le public dans le hall.

Bonsoir à tous et bienvenus. Tout d'abord je voudrais vous remercier d'être ici. Vous remercier aussi au nom des absents, au nom de ceux qui malheureusement ne peuvent être avec nous aujourd'hui. Je vais prendre quelques minutes pour vous expliquer brièvement pourquoi nous sommes ici et ce qui va se passer.
Ce n'est pas facile de trouver les mots. Ce n'est pas facile pour moi, parce qu'en général j'ai l'habitude, face à vous, de dire un texte déjà écrit, alors que celui que je vous dis là, je vous le dis spontanément, de manière totalement informelle. Nous avons pensé, pour deux raisons, que c'était la meilleure façon de commencer. La première, c'est qu'en employant mes propres mots, on a pensé qu'on pourrait obtenir un effet plus naturel, plus crédible, et qu'on pourrait ainsi créer une certaine intimité entre nous ; la deuxième, c'est que l'histoire que je vais vous raconter, en fait c'est la mienne – ou plus exactement, pardon : c'est *aussi* la mienne.

Je m'appelle Daniele Pintaudi, je suis comédien et musicien professionnel. Je suis né en 1978 à La Chaux-de-fonds, le pays de Chevrolet et de Le Corbusier. Je suis citoyen suisse, mais d'origine italienne, comme mon nom l'indique. L'Italie est un pays d'émigrants et les noms italiens sont disséminés dans le monde entier.
Pourquoi je vous raconte tout ça ? Parce qu'il y a quelque temps – enfin il y a déjà trois ans de ça – j'ai reçu cette lettre. (*Il montre la lettre*) Destinataire : Daniele Pintaudo, Belzigertzr. 27, 10823 Berlin. Expéditeur : MINISTERO DE JUSTICIA Y DERECHOS HUMANOS, Avenida Sarmiento 329, Ciudad Autonoma de Buenos Aires, Argentina.
Je me suis dit : Pintaudo ? Daniele Pintaudo ? Il est vrai que beaucoup de gens se trompent en prononçant mon nom, ou en l'écrivant, mais… J'ouvre l'enveloppe.
(*Il ouvre l'enveloppe.*) Je lis. « Cher Monsieur Pintaudo, suite à la délibération émise le 28 février 2012 par la Commission nationale des droits de l'homme de Buenos Aires, ayant pris en considération etc. au vu des accords bilatéraux entre la République argentine et la Confédération suisse - le Tribunal Fédéral a établi que le réexamen du cas de réaffectation de l'appartement situé à Córdoba, Avenida Paraná 450, 3° étage, était clos.
Le jugement et son exécution auront lieu au cours des six prochains mois, à une date qui sera annoncée, par courrier recommandé. »

Naturellement, la première chose que j'ai pensée, c'est qu'il s'agissait d'une erreur : ils ont mal retranscrit mon nom et ils m'ont pris pour quelqu'un d'autre. Et pourtant… l'adresse postale est correcte. Au bas du courrier un numéro de téléphone est inscrit. J'appelle. Une fois, deux fois, plusieurs fois. Personne ne répond.

Le jour où je reçois la lettre – nous sommes fin novembre 2014 – j'ai prévu de voir Davide Carnevali pour parler travail. On se donne rendez-vous comme d'habitude au restaurant « I due migranti », près de chez moi. Je savais que Davide avait une certaine familiarité avec la culture argentine : il y a quelques années il avait été marié avec une Argentine et avait vécu un certain temps à Buenos Aires. Donc je lui ai montré ma lettre et il m'a proposé de me donner un coup de main. En premier lieu, il m'a suggéré d'arrêter d'appeler le numéro indiqué, parce que personne ne répondrait : l'Argentine, c'est pas l'Allemagne, et parler avec un bureau du secteur public, c'est pas si simple.

Davide envoie un message WhatsApp à un ami, qui appelle un autre ami, qui appelle un autre ami, qui réussit à nous mettre en contact avec le Ministère de la Justice. Moi je ne parle pas espagnol, du coup c'est Davide qui appelle, en se faisant passer pour moi.
Bueno, señor Pintado – ils lui disent – la lettre vous est bien destinée, il n'y a pas d'erreur.
Pintado ? Mais c'était pas Pintaudo ?
Bueno, Pintado, Pintaudo… c'est pareil. Si vous préférez, je vous appelle Pintaudo, mais on dirait un nom inventé.
Oui en effet, moi je m'appelle Pintaudi.
Et alors pourquoi voulez-vous que je vous appelle Pintaudo ?
Ok, peu importe.
Ce qui importe, me dit le gars du Ministère, c'est qu'ils sont en train de me chercher à cause de cet appartement. Il n'y a pas d'autres héritiers – apparemment.
Héritiers de qui ?
De Juan Carlos Pintado.
Je ne connais pas de Juan Carlos Pintado, ou Pintaudo, ou Pintaudi.
En tous cas, il y a deux ans, la famille Bridarolli a demandé l'ouverture d'un procès judiciaire.
Autre nom de famille italien, je me dis. Mais ce n'est pas ce que je lui dis. Je lui dis : quel procès judicaire ?
Celui qui concerne l'appartement du propriétaire Juan Carlos Pintado, exproprié à Franco Bridarolli pendant la dictature.

Musique. La musique provient de l'intérieur de la salle.

2. Un nouveau projet

Commission Nationale des Droits de l'Homme. Procès judiciaire. Expropriation. Dictature. Argentine. Subitement, tous ces mots qui hier encore n'avaient rien à voir avec moi, entrent dans ma vie. Et ne sortent pas de ma tête, comme une musique que l'on écoute pour la première fois et qui paraît déjà familière à notre oreille.

Le soir, j'appelle mes parents en Suisse. C'est mon père qui répond, auquel je n'ai pas parlé depuis des mois, parce que les rapports avec cette partie de la famille ne sont pas franchement idylliques… Je lui demande si on a de la famille en Argentine. Silence. Un silence qui ne me semble pas naturel.

Pourquoi ?
Je voudrais faire un voyage en Argentine et je me suis dit que si on avait de la famille là-bas je pourrais…
Je préfère ne pas lui parler de la lettre, du procès judiciaire, de l'appartement.
Jusqu'à ce que mon père se racle légèrement la gorge, d'une manière qui sonne faux, et me dise qu'il ne sait pas ce qu'ils sont devenus, qu'il n'a plus parlé à son cousin depuis des années, parce que les rapports avec cette partie de la famille ne sont pas franchement idylliques…

Quelques semaines plus tard, en janvier 2015, Davide se déplace à Barcelone. A cette occasion, il voit son amie Victoria Szpunberg, fille d'exilés politiques, qui connaît des gens de la Conadep, la Commission Nationale sur la Disparition des Personnes. Effectivement, ces dernières années, au cours des gouvernements Kirchner, on a rouvert de nombreux dossiers de *desaparecidos,* de personnes séquestrées pendant la période du terrorisme d'Etat, de 1976 à 1983, dont on n'a plus rien su. Des dissidents et des opposants politiques généralement. Des journalistes réfractaires. Des artistes inopportuns. Des juifs. Des homosexuels. Des criminels ordinaires.

Entre-temps, je reçois une deuxième lettre : celle-ci (*il la montre ; mais cette fois-ci il ne lit pas*) où il est dit que la lecture de la sentence aura lieu à la date du (*jour et mois de la représentation*) 2015, la commission m'invite à être présent pour l'occasion. Dans l'enveloppe, il y a quelques photos.

> *On entend une musique. Daniele sort de l'enveloppe quelques photos de l'appartement et les montre au public.*

Pour la première fois, je vois l'appartement. Ce qui me frappe le plus c'est l'ordre : aucun objet n'est déplacé.
La lettre se conclut en disant que l'appartement sera disponible pour une visite quelques jours avant la lecture de la sentence, sur rendez-vous et avec l'accord préalable de l'autorité compétente du Commissariat de Córdoba.

Quand Davide rentre à Berlin, fin février, on se retrouve aux « I due migranti » pour parler travail. Je lui montre la deuxième lettre et les photos.
C'est là que l'histoire devient intéressante, non seulement pour moi, mais aussi pour Davide, qui au même moment est en train de travailler pour la Münchner Biennale à un

nouveau projet, même s'il ne savait pas encore quoi écrire. Bref, quand je lui montre la deuxième lettre, Davide est convaincu que nous avons la solution à mes problèmes et aux siens.
Le 24 mars 2015, il est convoqué pour une réunion devant la commission artistique de la Biennale, où il présente son idée : un spectacle documentaire sur l'appartement argentin. La commission artistique trouve le projet intéressant. Elle décide de clore le festival avec le spectacle, pour lequel Davide n'a pas encore réfléchi à un titre, en lui consacrant la dernière soirée, le (*jour et mois de la représentation*) 2018.

Davide et moi commençons immédiatement à travailler, et au mois de mai, nous partons pour Buenos Aires.